

Ambroise¹, saint Cyrille de Jérusalem², Isidore de Péluse³, Théodoret⁴, saint Maxime⁵, Sulpice-Sévère⁶, Philastre⁷, saint Épiphane⁸, et généralement par tous les plus illustres docteurs de l'Église grecque et de l'Église latine. Ils sont plus rapprochés de l'époque que nos critiques, et ne les valent-ils pas? A moins d'une démonstration décisive encore à faire, il semble plus sage de risquer de se tromper avec ces Pères, que de les accuser à la légère de trop de crédulité.

1. S. Ambros., *Hexam.*, lib. IV, cap. VIII; *Serm.*, LVIII. — 2. S. Cyrill. Hieros., c. VI. — 3. Isidor. Pelus. lib. I, *Epist.*, XIII. — 4. Theodor., lib. I, *Hæres.*, cap. I. — 5. S. Maxim., *Hom.*, l. IV. — 6. Sulpit. Sever., *Histor.*, lib. II. — 7. Philast., cap. XXIX. — 8. S. Epiph., *Hæres.*, XXI.

CHAPITRE XXXI

Jugement de saint Paul. — Exécution retardée. — Épîtres à Timothée et aux Éphésiens. — Ennuis de saint Paul. — Sa condamnation définitive. — Sa mort.

La chronologie des dernières années de saint Paul est difficile, et nous n'avons pas voulu nous engager dans cet inextricable labyrinthe. Certains auteurs admettent qu'il y eut huit ans d'intervalle entre la première et la dernière prison romaine, et d'autres ne concèdent que six ans; d'autres sont moins généreux encore. Nous croyons, nous, que l'apôtre eut le temps d'évangéliser la Gaule, l'Espagne, de passer même en Afrique, si l'on veut, et de revoir plusieurs Églises d'Orient, avant de revenir chercher la mort dans la Ville éternelle.

Néron assistait à la tentative d'ascension de Simon le Magicien; il fut témoin de l'humiliation de ce fourbe, et il ordonna d'arrêter saint Pierre et saint Paul. Saint Pierre averti à temps, sortit de Rome pendant la nuit; saint Paul, fut emprisonné. Puisque Néron était là, il dut lui-même présider au jugement de saint Paul. Les empereurs tenaient beaucoup à leur droit d'exercer la justice, et Néron avait cette fois plusieurs raisons spéciales pour agir en personne. Il avait à se venger de celui qui lui avait ravi une maîtresse, retiré de sa cour un de ses principaux officiers, et contribué à la perte d'un compa-

gnon inséparable de ses débauches et de ses sortilèges, de Simon, son ami fidèle, mort honteusement au vu et au su de Rome entière. Que fallait-il de plus à un prince dont les résolutions étaient dictées d'ordinaire par les passions les plus brutales ? Le culte des dieux de la patrie put servir de prétexte au tyran impie ; mais, dit saint Clément¹, « la haine et le besoin de la vengeance furent les causes réelles de la mort de saint Paul. »

Néron avait trente ans à peine, et jamais le vice et la scélératesse n'eurent ici-bas de type plus complet. Despote impitoyable, voleur, empoisonneur, meurtrier, assassin de sa mère, menteur, lâche, ivrogne, glouton, incestueux, de nature vile et dépravée, — mélange de sang et de boue, — pour satisfaire son insatiable penchant au crime, il n'avait pas assez de la perversité connue, il voulait être un inventeur dans le domaine des ignominies et des hontes.

Placez en regard et en face de ce monstre un vieillard vénérable, dont la physionomie ait l'empreinte de toutes les abnégations, de tous les dévouements, de toutes les grandeurs morales. Ce vieillard porte des chaînes, mais il est libre d'esprit et de cœur ; il est menacé du supplice, mais il est tranquille, comme il convient à un homme de vertu éprouvée, et de conscience irréprochable. C'est saint Paul.

Néron est dédaigneux, et saint Paul est modeste ; Néron ne peut dompter son irritation, et saint Paul

1. S. Clément., *I Ep. ad Cor.*, cap. v.

est modéré ; Néron est impertinent dans ses questions, et saint Paul est sage dans ses réponses. L'histoire de saint Lin contient quelques détails ; mais elle n'est pas considérée comme authentique. Saint Paul était condamné d'avance, car Néron l'avait ainsi décidé ; mais l'exécution de la sentence fut renvoyée à plus tard, parce que des affaires de la plus haute gravité, qui exigeaient une solution immédiate, réclamèrent toute l'attention du tyran.

Caius Pison¹ avait résolu la mort de l'empereur, et organisé une conspiration dont le secret fut gardé d'une manière qui tient du miracle, puisque ce secret appartenait à des gens de toute condition, de tout rang, de tout âge, de tout sexe, à des patriciens et à des plébéiens, à des riches et à des pauvres ; et pourtant quelle tentation pour un pauvre d'arriver d'un seul coup à la fortune ! Un traître se rencontra au moment décisif. C'était un affranchi de Scévinus, l'un des principaux membres du complot. Il s'appelait Milichus, et il s'empressa de révéler à Néron tout ce qu'il savait. Il y eut alors une bouche-rie non seulement de ceux qui furent convaincus, mais encore de ceux qui furent simplement soupçonnés, et même de ceux qu'on suspecta sans aucun fondement. Sénèque, le vieux précepteur du monstre, déjà exilé de la Cour depuis longtemps, fut une des plus illustres victimes. Il se suicida par ordre, et mourut en païen. Plancus Lateranus, qui a laissé son nom à la basilique de Latran construite sur l'emplacement de son palais, fut aussi sacrifié.

1. Tacit., *Annal.*, l. XV.

Celui qui impressionna le plus Néron fut le tribun Flavius. Lorsqu'on le conduisait au supplice, l'empereur lui demanda : « Qui donc t'a rendu insensé au point de vouloir attenter à ma vie ? » Et Flavius répondit : « Je vous hais depuis que je vous ai vu devenir comédien, cocher, meurtrier de votre propre femme et de votre mère, et incendiaire ! » Cette réponse fit craindre à Néron que les sénateurs les plus sages n'eussent conspiré contre lui. C'est pourquoi il s'attaqua à ceux d'entre eux qui méritaient le mieux l'estime : à Pétus, à Soranus, qui étaient la vertu même. Arria, femme de Pétus, exhorta son mari à priver l'empereur du plaisir cruel de le faire mourir, et se perçant le sein d'un poignard, elle l'offrit à Pétus, en lui disant : « Prends ce poignard, mon aimé ; le coup que je me suis donné ne m'a pas fait de mal ; c'est le coup que tu te donneras à toi-même qui seul me tuera¹. »

La conjuration de Pison fut la première des affaires très graves qui eurent pour conséquence le retard de l'exécution de saint Paul. Quelques historiens sérieux du grand apôtre en indiquent une seconde : — le percement de l'isthme de Corinthe. Il y a controverse à cet égard ; mais, comme la question n'est pas élucidée jusqu'ici, nous pouvons admettre cette seconde cause de retard. Déjà Jules César avait entrepris sans succès d'ouvrir un passage du golfe de Corinthe (golfe de Lépante) au golfe Saronique (golfe d'Égine), afin de rendre sûre et plus courte la navigation de la mer Ionienne à l'archipel, Néron

1. Martial., lib. I, *Epigrammat.*, XIV.

avait été séduit par l'idée de César, et il renouvelait l'expérience. Cela prouve qu'il ne négligeait pas totalement les intérêts de la chose publique ; et c'est une bonne note à lui accorder, malgré tous ses crimes.

Il voulut surveiller les travaux lui-même, et il fit le voyage d'Achaïe.

Il n'hésita pas devant d'incroyables dépenses ; mais il échoua comme César, ou du moins il n'eut pas plus que César le bonheur de voir l'œuvre achevée. Quand il revint à Rome, après environ une année d'absence, il restait encore deux ou trois lieues à percer. Il était réservé à notre siècle d'accomplir ce que n'avaient pu faire ni Jules César, ni Néron. Un excellent résultat de la tentative avortée de Néron, aurait donc été, si nous en croyons certains historiens de saint Paul, une prolongation de la vie de l'apôtre. Saint Paul en profita pour travailler avec plus d'ardeur que jamais au salut des âmes, et sans doute pour consolider et perfectionner la conversion de Proculus et de la maîtresse de l'empereur.

C'est probablement vers ce temps-là que fut écrite la seconde lettre à Timothée. Le prisonnier de J.-C. invite son cher disciple à venir à Rome avant l'hiver¹, et afin de rendre son départ plus facile, il lui envoie comme remplaçant Tychique², porteur de cette lettre.

La seconde lettre à Timothée contient dans notre Bible quatre chapitres et quatre-vingt-trois versets. Elle est pleine de réglemens salutaires pour un

1. *II Timoth.*, IV, 20. — 2. *II Timoth.*, IV, 12.

évêque. Saint Paul prédit à Timothée les hérésies qui doivent désoler l'Église de son vivant, et pendant les siècles qui suivront. Il écrit en véritable prophète, et aussi en homme de Dieu tourmenté de la soif du martyre¹ ; mais ce bonheur l'attend, et il en parle comme d'un événement prochain. Pour consoler son disciple, il dit : « J'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi, et Dieu est un depositaire puissant qui n'a laissé se perdre aucun mérite de ma vie ; Dieu me donnera la couronne de justice² dont le dépôt lui a été confié ; j'en suis certain. »

On se demande quel motif d'ordre supérieur déterminait saint Paul à faire venir à Rome, du fond de la Grèce, Timothée déjà faible et de complexion délicate. Saint Paul le fit par prudence et par sagesse. Il n'avait plus alors auprès de lui aucun disciple grec, excepté saint Luc³.

Les autres étaient dispersés. Saint Paul avait laissé en chemin Éraste ; Démas, séduit par l'amour du monde, l'avait abandonné⁴, et s'en était allé à Thessalonique ; Crescent était dans les Gaules, Tite en Dalmatie, et Tychique partait pour Éphèse. Il convenait donc que l'apôtre appelât à Rome Timothée, le chrétien éprouvé, l'ami sûr, pour lui donner dans l'intérêt de l'Église de suprêmes instructions. En outre saint Paul voyait les hérésies s'insurger contre la saine doctrine, et leurs adeptes se révolter contre lui, et chercher malgré sa présence à corrompre la vérité évangélique⁵.

1. *Timoth.*, iv, 6. — 2. *Ibid.*, v, 7 et 8. — 3. *Ibid.*, v, 11.
— 4. *Ibid.*, v, 9. — 5. *Ibid.*, ii, 17.

Philète et Hyménée avaient apostasié et entraîné beaucoup de chrétiens dans leur défection, en niant la résurrection des corps, et en affirmant qu'il n'y a que la résurrection spirituelle. Évidemment, ces sectaires ne se tairaient pas après la mort de saint Paul, et il fallait leur opposer un homme de grande autorité ; l'apôtre avait arrêté son choix sur Timothée. Et puis, le martyre du maître jetterait le trouble et la désolation dans l'Église de Rome, et Timothée connaissant mieux que personne le cœur de saint Paul, était plus capable que personne de consoler et de maintenir les fidèles. Saint Paul lui-même chargé d'années, de douleurs et de chaînes, délaissé par Démas, et séparé de ses autres disciples les plus chers, avait besoin de revoir avant de quitter la terre, son fils le plus tendrement aimé.

Comme les Éphésiens pouvaient se plaindre de ce que leur évêque leur était enlevé, saint Paul avait prié celui qui devait remplacer Timothée à Éphèse de leur porter la lettre qui a conservé leur nom, bien qu'elle ait été écrite pour toutes les Églises d'Asie, dont Timothée avait la surintendance. Cette lettre contient six chapitres, et cent cinquante-cinq versets. C'est une des plus belles de toutes celles qui sont sorties de l'âme de saint Paul. Du reste, les saints Pères font remarquer que les plus belles lettres de l'apôtre sont des œuvres de sa prison. Dans les trois premiers chapitres, il s'agit de la Rédemption, de la justification par la mort du Christ, de la Prédestination, de la vocation des Gentils, de la réunion des Juifs et des Gentils en un seul

peuple, et de l'exaltation de J.-C. au-dessus de toutes les créatures. Il règne dans ces chapitres une certaine obscurité de langage que saint Jérôme attribue à la profondeur de tels mystères. Les trois derniers chapitres sont très clairs. Ils renferment des préceptes moraux appropriés à la vocation de chacun. Saint Paul dit qu'il est en prison¹; mais, si réellement cette lettre aux Éphésiens date de la même époque que la seconde lettre à Timothée, saint Paul était pour la seconde fois en prison à Rome. Il est facile de le prouver. En effet, dans sa seconde lettre à Timothée, l'apôtre dit avoir laissé Trophime malade à Milet²; or, il ne passa point par Milet, lorsqu'il vint à Rome la première fois; comment donc aurait-il laissé Trophime à Milet dans ce premier voyage? Il ne passa pas davantage alors par Troas: l'itinéraire relevé par saint Luc le démontre³. Donc ce fut, lorsqu'il vint à Rome pour la seconde fois, qu'il laissa chez Carpus son manteau et ses livres réclamés par lui dans sa seconde lettre à Timothée. Par conséquent, la seconde lettre à Timothée date de la seconde prison de saint Paul à Rome, et si la lettre aux Éphésiens fut portée à Éphèse en même temps que la seconde lettre à Timothée, elle date aussi de la seconde et dernière prison romaine de saint Paul.

Tous ceux d'Asie qui avaient suivi l'apôtre dans la capitale du monde l'avaient abandonné dans son malheur⁴. Mais il y eut une exception qui toucha

1. *Ephes.*, iv, 1; vi, 20. — 2. *II Timoth.*, iv, 20. — 3. *Act.*, xxvii, xxviii. — 4. *II Timoth.*, i, 15.

profondément saint Paul. Onésiphore, qui lui avait déjà rendu de grands services à Éphèse, était venu à Rome; il y avait cherché avec soin le prisonnier de J.-C., et il avait fini par le découvrir. « Que le Seigneur soit miséricordieux envers sa maison, parce qu'il m'a souvent consolé, et n'a pas rougi de mes chaînes. Que le Seigneur lui accorde à lui-même de trouver grâce à son tribunal au jour du Jugement¹! »

Le voyage de Néron en Achaïe ne préserva pas saint Paul des épreuves et des souffrances qui sont toujours ici-bas le lot de l'humanité, et qui sont multipliées pour les saints. Saint Paul avait des ennemis à qui sa prison ne suffisait pas. Il en avait d'occultes, et il en avait de déclarés, parmi lesquels l'orfèvre Alexandre. Déjà, à plusieurs reprises, ce malheureux avait attaqué saint Paul. Emporté par son imagination extravagante, il se mit à dogmatiser et à propager d'intolérables erreurs. Excommunié par l'apôtre, il s'obstina, et s'en alla amener de ville en ville tous les pauvres d'esprit qui eurent la simplicité de croire en lui. Saint Paul recommanda à Timothée de fuir cet hérétique, et de n'avoir aucun commerce avec lui².

Lorsque Néron revint d'Achaïe, il était d'autant plus irrité qu'il avait échoué, et en apprenant que les Juifs s'étaient révoltés, il ne pût se contenir. Confiant dans la valeur de Vespasien et de Titus, il les envoya à la tête d'une armée considérable soumettre les rebelles. Il redoutait une guerre de désespoir. Dans ce cas, Rome n'aurait jamais pu dompter

1. *Ibid.*, 16, 17, 18. — 2. *Ibid.*, iv, 14, 15.